

dynamique de jeunes universitaires comme Fernand Dumont, Guy Rocher, Claude Galarneau, Guy Dubreuil, Fernand Ouellette, André Raynault, Fernand Grenier, le Père Benoît Lacroix, o.p., l'abbé Norbert Lacoste etc. Le climat de 1962 est bien différent. Les chercheurs ont moins tendance à défendre des thèses avec âpreté qu'à comparer avec sérénité les résultats de leurs observations. La rencontre a permis de faire le point de l'état actuel des travaux. On a reconnu en toute loyauté que les recherches en étaient à leurs débuts et l'accord s'est fait sur la nécessité de coordonner tous les efforts. Il restera à trouver la meilleure formule pour réaliser cet objectif. En conclusion on a été unanime à déplorer le zèle insuffisant des administrateurs pour la recherche. En haut lieu on se réjouit des résultats des recherches, mais on n'en facilite guère la réalisation !

Autre signe des temps: l'importante déclaration du docteur Paul David. « Dans la majorité de nos hôpitaux, dit-il, la recherche fait encore figure de parent pauvre et n'a pas toute la considération qu'elle mériterait. C'est pourquoi 65 pour cent des argents versés pour la recherche médicale dans les hôpitaux par des organismes fédéraux vont dans le Québec à des institutions de langue anglaise, » a déclaré le Dr David. Le directeur de l'Institut de cardiologie reconnaît que l'on a réalisé des progrès depuis quelques années, « mais il faudra encore intensifier cet élan, car, dit-il, la recherche hausse le standard de la pratique médicale. Une meilleure recherche hospitalière n'est possible qu'avec l'aide d'une administration convaincue de l'importance des travaux scientifiques. A l'heure actuelle, affirme le Dr David, le chercheur est maintenu dans un climat d'insécurité totale ».

Jusqu'à présent, aussi bien à l'université que dans les hôpitaux les chercheurs n'ont pas bénéficié d'un appui suffisant de l'administration. Traité en parent pauvre le chercheur est encore le Lazare de l'université.

Pierre Saucier

## Les deux visages d'une même niaiserie

Je ne sais rien de plus irritant que ces affirmations globales sur la radio et la télévision, que ce soit pour vanter leurs « bienfaits » miraculeux ou pour dénoncer leurs « ravages » catastrophiques. Autant la « mystique » des « moyens audio-visuels » me paraît relever de la plus parfaite niaiserie intellectuelle, autant le rejet sans conditions de ces jouets d'ilotes me semble une méconnaissance totale de la réalité.

Dernière en date à nous mettre en garde contre ces instruments d'abrutissement : Mme Catherine Sauvage, di-seuse. A la rigueur on comprend que des gens d'un certain âge, les « croulants » selon un langage irrespectueux, mis soudain en présence de moyens de diffusion révolutionnaire, aient une réaction de peur. Ces gens-là craignent qu'on se laisse séduire par ces merveilleux joujoux de la technique et qu'on oublie de les asservir à l'humain. C'est dans l'ordre des choses que les grands-pères disent aux jeunes : « Attention, les enfants, c'est bien beau ces affaires-là, mais ça peut vous péter dans la face et, à tout événement, vous détourner de l'essentiel : la réflexion, la lecture, le théâtre, les classiques... » C'est le langage qu'on nous tenait, la bonhomie en moins, quand la télévision a commencé à se faire envahissante. A plus ou moins longue échéance, la télévision et ses auditoires hébétés, ivres d'images, devaient signer la mort du livre... et comme toute la science du monde est dans les bibliothèques... Pourtant le robinet à jet continu d'images est ouvert depuis dix ans au Canada et malgré cela la littérature se porte mieux que jamais. On lit plus que jamais partout dans le monde. Suprême dérision de la peur : la télévision pousse les gens à lire...

Donc, au nom des valeurs suprêmes, sur le retour d'âge, on n'accepte pas de gaieté de cœur ces imprévisibles nouveautés... Mais quand on a l'âge de Mme Sauvage et qu'on tient des propos comme ceux-ci :

« Les valeurs essentielles n'existent plus, les gens ne lisent plus, ils ne regardent plus, ils n'écoutent plus, ils sont abrutis par la télévision qui montre des conneries, ils le sont aussi par la radio qui débite, elle aussi, des conneries. Ils

le sont surtout par la publicité qui en fait de véritables robots ».

Eh ! que ça saute là-dedans ! Par le temps qui court, on peut dire que c'est là du « plasticage » intégral... Il faut comprendre, n'est-ce pas qu'il est plus difficile de porter sur le monde et sur la culture un jugement quelque peu nuancé que d'interpréter des chansonnettes de Léo Ferré, qui ne sont pas nécessairement poétiques parce qu'on y nomme François Villon et qu'on lui signifie qu'aujourd'hui la poésie fout le camp. En tout cas, pour les nuances, les détails et les preuves, sans doute Mme Sauvage nous invite-t-elle à repasser !

Pas de grands mots. Surtout pas celui de réactionnaire. Bénéfice du doute : chez Mme Sauvage, c'est l'intransigeance de la jeunesse, voyons ! Etrange tout de même, car à l'autre extrémité de la vie, il y a des vieillards qui jettent sur les choses d'aujourd'hui un regard d'une merveilleuse fraîcheur. Témoignage de ce vieil académicien devenu un jeune critique de télévision, François Mauriac, qui se laisse fasciner par le dynamisme survolté d'un Bécaud — ce qu'il en a de la vertu ! — qui rappelle que la télévision nous fait vraiment redécouvrir le visage humain. Et de lui encore ceci :

« La télévision met à la portée de notre regard l'histoire au moment où elle naît et devient image. Nous développons nous-même le film de Dieu. Si jamais les Français reprennent la Bastille, nous serons aux premières loges, les pieds dans nos pantoufles. Quand Paris est le théâtre d'une « journée », tout se compose sur le petit écran, à l'instant même, comme si un artiste souverain disposait, pour un éphémère chef-d'œuvre, des arbres et de l'Arc de Triomphe, et de ce soleil d'hiver qui rayonne sur les Champs-Élysées du fond des années et des siècles... »

Pas méprisable la télévision !

Cette déception, cet agacement que cause parfois la télévision proviennent d'un profond malentendu : on en attend beaucoup trop et, en second lieu, on ne sait pas s'en servir. En réponse à Mme Sauvage, Gilles Carle a dit exactement ce qu'il fallait dire : « Non, Madame, ce n'est pas la télévision qui abrutit les gens. Ce sont les gens qui abrutissent la télévision. La différence est d'importance ».

Jean-Paul Vanasse